Réflexions sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte

Madiha Doss

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1928>
DOI : 10.4000/ema.1928
ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996
Pagination : 119-146
ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Madiha Doss, « Réflexions sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 27-28 | 1996, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1928> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1928>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Réflexions sur les débuts de l'écriture dialectale en Égypte

Madiha Doss

- 1 À quelle période fait-on remonter le ou les premiers textes composés en dialecte ? La réponse ne saurait dispenser d'une réflexion sur les termes. Qu'entend-on, en effet, par « composition dialectale » ? Si ces termes évoquent une production dialectale contemporaine aux manifestations multiples - poésie dialectale comme celle de 'Abd al-Rahmân al-'Abnûdi, de Fu'âd Negm ou de Salâh Jahîn, légendes des caricatures publiées dans la presse ou encore, textes de plus en plus nombreux des affiches publicitaires-, il faut rappeler que cette forme de composition est relativement récente dans l'histoire de l'écriture arabe : pour retrouver ses origines, il n'est pas nécessaire de remonter très loin.
- 2 En revanche, si l'on assimile, à la notion de composition dialectale, d'autres types d'écriture mêlant divers registres (dialectal, classique), on remonte alors beaucoup plus haut dans l'histoire de l'écrit. En effet, quelle que soit l'époque à laquelle on se réfère, il semble que l'écriture arabe présente, à *différents degrés*, cette variété linguistique :
 - l'on trouve mêlés, dans des textes à *caractère principalement classique*, des éléments de vocabulaire, de morphologie ou de construction rappelant la langue parlée de différentes époques ;
 - certains textes écrits *en dialectal* sont rarement dénués de traits appartenant à la langue écrite, littéraire.
- 3 Dans cette étude, il sera essentiellement question du premier cas. Je me propose, en travaillant sur des textes dont certains me sont familiers, de mener une réflexion susceptible d'apporter des éléments de réponse à la question ici abordée : les débuts de l'écriture en une langue proche du parler. Les textes en annexe illustreront les différentes étapes de cette réflexion. Comme on pourra le constater, ces textes datent de différentes époques. Ce choix, qui pourrait gêner la lecture, m'a semblé inévitable, certains traits ou comportements linguistiques pouvant aussi bien apparaître dans des textes contemporains que dans des écrits datant de plusieurs siècles. La quantité et la variété sont ici, à mon sens, facteur d'enrichissement.

Textes classiques incluant des traits néo-arabes

- 4 Pour ce qui est du premier cas évoqué plus haut - celui où, dans un texte classique, apparaissent des traits proches du dialecte (ou « néo-arabes »), certains auteurs font remonter le phénomène à l'époque- et au fait lui-même -de la conquête arabe. C'est par ce facteur qu'Ibn Khaldûn explique « la corruption de la langue de Quraysh »¹. En entrant en contact avec les populations conquises, les locuteurs venus d'Arabie ont développé une nouvelle forme de parler. Joshua Blau², spécialiste de la littérature post-classique (ou « moyen arabe »), explique de la même manière le développement du néo-arabe. Pour lui en effet, c'est en se propageant hors de ses frontières que l'arabe classique a subi l'évolution qu'on lui connaît, d'une langue des plus concises où le message est exprimé en peu de termes (grâce à la vocalisation ou *i'râb*), à une langue où il se traduit par des mots isolés. Pour d'autres auteurs - c'est notamment le cas de Frederico C. Corriente -, l'évolution de l'arabe d'une langue avec *l'râb* à une langue sans *i'râb* - avec tous les autres changements que cela a entraînés - remonte avant la conquête : ces terminaisons vocaliques auraient déjà été redondantes à une période antérieure.
- 5 Un autre auteur, Johann Fuck, dans un ouvrage fameux sur l'histoire de la langue et du style arabe au Xe siècle³, fait observer qu'à la période ayant suivi la chute de l'empire abbasside, « des fautes contre l'esprit de la *'arabiyya* classique se rencontrent chez tous les écrivains du haut Moyen-Âge car la forme interne de leur langue était déjà du moyen arabe. »
- 6 En ce qui concerne l'Égypte, on sait que jusqu'au Xe siècle, c'est le bilinguisme qui y prévaut : Muqaddassi, géographe arabe de la deuxième moitié du Xe siècle, mentionne, dans sa relation de voyage, qu'on y pratique l'arabe même si le copte est encore en usage. Cependant, c'est surtout pour la rédaction des documents officiels que l'on a recours à l'arabe, et cela depuis le VIIIe siècle. Par ailleurs, toujours selon Muqaddassi, la pratique de cette langue s'avère *rakika wa rakhwa* (« faible et négligente », du moins sur le plan grammatical), les habitants étant peu enclins à se cultiver et les fonctionnaires (*kataba*) étant recrutés parmi les chrétiens⁴.

Le moyen arabe

- 7 L'expression « moyen arabe », mentionnée plus haut, mérite que l'on s'y arrête un instant quoiqu'elle ait fait l'objet de maints travaux. Par ce terme à ample acception, on évoque tout texte dont la vocation est d'être écrit en classique mais où apparaissent des traits de la langue parlée ou, du moins, des aspects du classique sous-normé. Ainsi décrit-on comme moyen arabe un texte où apparaissent des traits néo-arabes⁵. Ces traits ont pour dénominateur commun de représenter un état de langue analytique, par opposition à la variété classique qui représente un état de langue synthétique⁶. Pour reprendre la définition de Blau, dans le type de langue dit « synthétique », plusieurs concepts sont exprimés par un seul mot ; alors que dans le type « analytique », chaque mot possède une fonction indépendante. En arabe classique, le mot accompagné d'une désinence vocalique (terminaison) possède à lui seul une valeur sémantique et grammaticale.

- 8 La perte des cas et désinences figure parmi les traits les plus caractéristiques de l'état de langue analytique. Comme on peut l'observer à travers les papyrus remontant aux premiers siècles après la conquête, la langue de ces écrits est exempte des terminaisons indiquant la fonction ou la distinction modale (voir par exemple texte 1 en annexe). Avec la disparition des terminaisons indiquant le cas, l'ordre des mots dans la phrase tend à devenir fixe (désormais, le sujet précède *généralement* le verbe). De même, l'emploi du pronom autonome (*anâ*) avant le verbe se généralise, alors qu'en classique, seule la forme verbale accompagnée des Suffixes pronominaux permettaient d'indiquer la personne du sujet. En raison de ce même facteur, le duel ne marque plus l'accord des verbes, des pronoms ou des adjectifs et se limite aux substantifs. Tels sont certains des traits distinguant la langue classique du néo-arabe.
- 9 Toute la tradition linguistique des *lahn al-'amma*, qui constitue un recensement des écarts par rapport à la norme grammaticale classique, indique un état de langue néo-arabe.
- 10 Il importe, dans notre tentative de définir le moyen arabe, de ne pas réduire cette variété linguistique à une somme d'« erreurs » ou d'écarts par rapport à l'écrit littéraire, pas plus qu'il ne faudrait d'ailleurs le réduire à des dialectalismes de l'époque. Le moyen arabe, c'est aussi un état de langue, écrit qui favorise des tournures stylistiques particulières à des époques et à des lieux donnés, et dont certaines représentent des écarts par rapport à la norme littéraire, d'autres des dialectalismes, d'autres encore des développements dus à l'écrit. En voici quelques exemples :
- si l'adverbe de lieu *qoddam*, « devant », apparaît - bien que rarement - en classique ⁷, son emploi fréquent est un trait typique du registre néo-arabe (moyen arabe et dialectal) ;
 - la locution *bi-suhbat*, « avec, en compagnie de », très fréquente dans les textes en moyen arabe d'Égypte, n'existe pas dans le parler d'aujourd'hui ;
 - la construction de discours rapportés (reproduisant le discours d'autrui), dans laquelle se succèdent sans transition discours indirect et discours direct, est un trait de moyen arabe qui n'est pas nécessairement sous-tendu par le dialecte mais peut-être par des traits d'oralité (voir par exemple dans le texte 5, en annexe).
- 11 Nous ne nous étendons pas davantage sur le moyen arabe ; ces quelques remarques sont simplement destinées à donner un aperçu de la qualité de cette variété linguistique complexe.

La littérature moyen arabe et l'écriture dialectale

- 12 Soulignons par ailleurs que l'ensemble de la littérature moyen arabe ne peut être considérée comme représentative de la littérature dialectale ⁸, ceci pour plusieurs raisons.
- 13 D'abord parce que dans la littérature moyen arabe, la référence linguistique est celle du littéraire - qu'il s'agisse d'écrire une lettre personnelle, une lettre d'affaires, un contrat ou une pétition -, même si les normes de ce registre ne sont que très approximativement observées (dans l'orthographe, la morphologie ou la syntaxe).
- 14 Ensuite, l'état de langue de cette littérature ne reflète sans doute que très approximativement la situation linguistique vivante, que l'on n'a aucun moyen de retrouver dans sa totalité. Pour toute personne s'étant penchée sur des textes de moyen arabe, il paraît évident que cette littérature ne reflète pas le parler de l'époque. On

sait, par exemple, que les textes moyen arabes contiennent des éléments de la langue littéraire qui ne faisaient plus partie de l'usage quotidien. Dans une chronique ottomane dont il sera question plus loin, il n'existe qu'une faible trace de la forme du pronom relatif *elli* (deux occurrences), alors que dans un texte à vocation clairement dialectale de la même période, cette forme, qui est celle du parler, est la plus fréquente, aux dépens de *alladhi*⁹. Cet emploi n'est pas seulement le résultat d'un phénomène d'hypercorrection¹⁰, mais plutôt d'une exigence particulière du passage à l'écrit, selon laquelle on emploie des formes littéraires à côté de formes parlées¹¹. Il s'agit peut-être enfin d'un *style d'écriture* où se mêlent des traits dialectaux et des traits classiques. Ainsi, on trouvera la série des démonstratifs *hadha/hadhihi* utilisée à la place de *da/dide* la variété parlée, et ceci aussi bien dans un écrit moyen arabe remontant au Moyen-Âge, que dans un texte du XIX^e siècle ou même encore dans un poème dialectal écrit de nos jours (voir les exemples donnés sous le texte 7, en annexe). De même, c'est la particule *lam*, de l'arabe classique, qui sera employée pour la négation, plutôt que les diverses formes de négation de l'arabe parlé (*mish, ma... sh, etc.*).

- 15 Autrement dit, les écrits moyen arabes représentent davantage un mélange (plus ou moins codifié) de registres qu'une forme d'écriture dialectale. Effectuer un relevé des traits constitutifs de ces textes serait sans doute une des meilleures manières d'entreprendre une étude historique de l'écriture arabe.

Écriture populaire et écriture dialectale

- 16 Selon, une tradition académique reconnue, la variété d'écrits où se manifeste un mélange de registres mais qui reste à dominante classique est donc nommée « moyen arabe ». Je propose que l'on désigne également ce type de textes par les termes *d'écriture populaire*.
- 17 L'avantage que cette notion ajoute à celle de moyen arabe - laquelle, reconnaissons-le, est irremplaçable -, c'est qu'elle évoque, en plus du registre ou de la variété linguistique, le groupe social et culturel des auteurs/écrivains ainsi que la nature de leurs écrits - groupe social dont je ne saurais actuellement donner une définition satisfaisante. Un élément pourtant susceptible de caractériser ce groupe est celui de son *rapport à l'écriture*.
- 18 L'on pourrait définir certaines variétés de textes moyens arabes comme la production écrite de personnes dont le métier n'est pas l'écriture mais qui s'en servent pour les besoins de leur vie pratique (comme l'auteur du texte 1 en annexe).
- 19 C'est, dans d'autres cas, la production écrite de personnes qui, bien qu'ayant reçu une instruction formelle, écrivent en recourant - peut-être par choix délibéré - à un support linguistique dans lequel une part plus ou moins grande est faite aux traits du parler.
- 20 Au premier cas correspondraient par exemple les lettres adressées à l'Imam al-Shaff'i (voir le texte 6 en annexe) et publiées par le sociologue Sayyid 'Uways¹², ou encore les lettres de la correspondance des Banu 'Abd al-Mu'min¹³, ainsi que les chroniques de l'époque ottomane dont je traite plus loin. Le texte recueilli par Sayyid 'Uways est un votif rédigé par une personne sachant à peine écrire, comme le laisse soupçonner son orthographe (les mots ne sont pas séparés les uns des autres).

- 21 A l'autre bout du continuum, nous trouvons les textes d'Ibn Iyyas et de Jabarti, qui écrivent dans une variété de néo-arabe où l'on retrouve de très nombreux traits caractéristiques du moyen arabe.
- 22 Entre ces deux cas, il existait - et il existe encore aujourd'hui - nombre de personnes qui se servent de l'écriture, en font même leur métier, mais dont le code de l'écrit, sans nécessairement faire place aux traits du dialecte, se rapproche de la variété orale. C'est le cas, de l'écrivain public de 'Ataba ¹⁴, que j'avais présenté dans un article précédent : son écriture ne comporte pas de ponctuation et n'utilise que des *wa* comme termes de liaison ou d'argumentation. Cette situation est celle d'un grand nombre de fonctionnaires égyptiens, qui ont l'écriture pour métier mais qui sont plus proches des « locuteurs inexpérimentés » que de « l'éminence grise », du dominé que du dominant - du moins en ce qui concerne le niveau de langue que représente leurs écrits.
- 23 En désignant ces différents types d'écriture, il importe de distinguer l'écrit personnel de celui destiné à un plus grand public. De même, il faudrait distinguer le manuscrit de l'imprimé¹⁵. Mais encore une fois, il ne faut pas confondre écriture dialectale et écriture populaire : pour les raisons exposées plus haut, l'écriture populaire ne représente pas le parler réel d'une époque.

Comment déterminer les débuts d'une écriture dialectale ?

- 24 Ce n'est qu'au XIX^e siècle, comme on le verra plus loin, qu'apparaît le premier texte connu faisant *délibérément* une place importante au dialecte. Il s'agit, comme on le sait, du texte de Shīrbīnī, *Hazz al-Quhūf*. Avant cela, seuls des traits dialectaux épars apparaissent dans l'écriture. Avec quel degré de conscience ? On ne saurait le dire : On peut seulement constater l'augmentation de cette tendance à employer le dialecte. Si, dans l'écriture populaire, le mélange de registres se réduisait à des écarts par rapport à la norme classique, le degré de permissivité augmente graduellement, permettant à des structures très marquées du dialecte d'apparaître dans l'écrit à côté des structures du littéraire. Ainsi, dans un texte de nature historiographique datant du XIII^e ou XIV^e siècle (voir texte 2 en annexe), apparaît la particule préverbale *b-*, marque dialectale par excellence, à côté des formes du littéral standard (verbe à l'inaccompli avec la terminaison *un*), du encore, dans ces mêmes textes ainsi que dans des poèmes de l'époque mamelouke, apparaît la forme dialectale du démonstratif *da/di* à côté de la particule pré-verbale *laqad*, typique du registre littéral.
- 25 L'aspect dialectal ne se manifeste pas seulement dans des formes ponctuelles telles que celles qui viennent d'être citées, mais aussi dans la présence sous-jacente de traits ou de structures dialectales que l'on devine à travers les constructions littéraires ¹⁶. Les exemples sont nombreux (voir en annexe, la remarque 5 du texte 1) où l'on soupçonne, sous le littéraire informel ou sous-normé, une construction dialectale. Le dialectal sous-jacent au registre littéraire et perçant sous ses formes, n'est-ce pas ce qu'illustre parfaitement la tentative de trouver une langue tierce, ou la *lūgha wosta*, dans *Al-Safqa* ¹⁷ ?
- 26 On notera finalement que les traits ou les passages en dialectal ne se limitent plus aux seuls textes poétiques ; c'est dans des textes en prose que les dialectalismes apparaissent. Cette évolution mériterait qu'on s'y arrête, puisqu'on peut y voir une

avancée de la langue parlée dans l'écrit. Tant que les traits dialectaux apparaissent dans ta poésie, cela fait partie d'une tradition littéraire acceptée et ancienne. Introduire le dialecte dans les écrits en prose, c'est lui faire une place plus importante puisqu'à ce moment, il s'agit d'élargir ses fonctions. Cette restriction du dialecte au domaine littéraire, et plus particulièrement poétique, peut s'observer encore de nos jours où l'on considère comme une transgression le fait de composer en dialectal des textes de fonctions diverses (romans, essais, critique littéraire).

- 27 On peut donc faire commencer l'histoire de l'écriture en dialectal au moment, où apparaît l'intention d'écrire dans la langue que l'on emploie en parlant. Alors que l'écriture populaire est, du moins à l'origine, non intentionnelle et remonte, comme j'ai essayé de l'expliquer plus haut, aux débuts de l'arabisation. Quant à l'initiative d'utiliser une écriture qui soit la représentation plus ou moins fidèle du parler, c'est une entreprise « moderne » et qui s'est développée graduellement.

Thèmes concernant la vie ordinaire et emploi du dialecte

- 28 Si je propose d'employer le terme d'intentionnalité pour distinguer, même de façon éphémère, ce qui relève à proprement parler de l'écriture dialectale et ce qui n'en relève pas, un autre élément semble s'imposer : les thèmes abordés à travers le dialecte. Il semble en effet y avoir une corrélation entre le fait de traiter de la vie quotidienne ou de thèmes frivoles ou humoristiques et l'emploi de la réserve dialectale. Ce phénomène peut s'observer à des périodes très anciennes et encore de nos jours.
- 29 C'est ainsi qu'Ibn al-Hajjāj (fin du IX^e siècle), un des poètes de l'*adab al-kudya* - les « poètes gueux »¹⁸ -, écrit « en contradiction consciente » avec la poésie classique lorsqu'il choisit de traiter de la vie quotidienne. « Au contenu banal correspond la forme banale : le vocabulaire de ces poésies en grande partie lascives évite toutes les expressions choisies et précieuses du style élevé, pour autant qu'il ne les parodie pas - comme tous les procédés de style de l'ancienne poésie. Au lieu de cela, il utilise avec prédilection la langue de tous les jours, allant jusqu'au jargon des mendiants et des filous de Bagdad. » Ainsi l'on constate une plus grande permissivité dans le choix du lexique de la poésie de cette mouvance, qui contient des termes empruntés à la langue persane - *ballur*, *dauraq*- ou tirés de la langue courante de Bagdad - *sitti* (madame), *rasamal* (capital), *shawasha* (embrouiller). Même permissivité en ce qui concerne des traits néo-arabes tels que l'omission du *hamza*, l'emploi de l'indicatif plutôt que du subjonctif après *hatta*, etc.
- 30 Al Jāhiz ne recommande-t-il pas, dans *Al-Bayān wa-f-Tabyīn*¹⁹, que les « histoires drôles » *nawādir* et *tarā'if* qui mettent en scène des '*awam*, « gens du peuple », soient transcrites dans leur forme originale ? « Gare à toi d'utiliser l'*i'rāb*, car cela nuirait à l'appréciation de l'anecdote ».
- 31 Cette même corrélation entre l'emploi linguistique dialectal et les thèmes relatifs au quotidien peut s'observer dans les écrits d'Ibn Sudūn, poète burlesque né au Caire en 810/1464 et dont de nombreux poèmes ont pour sujet les mets et les fruits.
- 32 Dans des pièces de *zajal*, genre poétique plus proche de la langue parlée que le *muwashshah*, sont également rapportés des faits divers, comme l'illustre cette pièce touchante transmise par Ibn Iyyas sur la mort de l'éléphant Marzūq. L'animal, qui avait

été offert par Tamerlink à AI-Malik al-Nasîr, se noya dans le Khalîg ;l'événement, survenu en 804/1458, semble avoir beaucoup frappé les esprits de l'époque (voir texte 3 en annexe).

- 33 Ce rapport entre l'emploi du dialecte et les thèmes de la vie quotidienne, du populaire au grivois en passant par la vie des couches marginales, s'observe encore dans la littérature contemporaine. Husni Yûsuf, rédacteur du journal *Lisân al-Sha'b* (La voix du peuple) dans les années vingt et trente, a écrit en dialectal une série de romans inspirés par la vie de ces couches sociales : *Mudhakkarat futuwwa* (Mémoires d'un *futuwwa*), *Mudhakkarat nashshal* (Mémoires d'un pickpocket) ²⁰.
- 34 C'est, me semble-t-il, à une période plus récente que le registre dialectal a servi de moyen d'expression dans des textes à visée progressiste ou contestataire. Paroles de révolutionnaires, d'ouvriers et de paysans ont été versées dans le parler réel. *Qantara lladhi kafar* ²¹, de Mustafa Musharrafa, qui traite de la vie des gens ordinaires durant la période ayant précédé la révolution de 1919, en est un exemple. Une partie importante de la poésie dialectale des années soixante en est un autre : je pense en particulier à la très belle œuvre de 'Abd al-Rahmân al-'Abnûdi, *Ahmad Isma'în* ²².
- 35 Il semble également exister un certain rapport entre le dialecte et la femme, du moins en ce qui concerne l'instruction et la culture de cette dernière. Je pense ici aux écrits de 'Abd Allah Nadîm ²³, surtout dans *Majalla al-Ustâdh*, hebdomadaire créé et animé par Nadîm entre deux périodes d'exil. De très nombreux passages du journal sont rédigés en dialectal, en particulier dans les rubriques adressées aux femmes. Dans cet écrit à visée réformatrice, c'est en effet à elles que sont réservés les passages écrits en *baladi* (dialectal populaire) : ainsi pourront-ils être lus à celles qui ne maîtrisent pas la lecture. Sans oublier les deux romans de Bayram al-Tûnsi sur les tribulations de « Sayyid et sa femme à Paris » puis « Sayyid et sa femme en Égypte » ²⁴, textes réformateurs et comiques écrits en dialectal.

La période mamelouke

- 36 C'est cependant, semble-t-il, durant la période mamelouke que le choix délibéré d'introduire le dialecte dans la littérature se répand, pour devenir un phénomène important. Il reste aux historiens à éclaircir la raison pour laquelle cette période est déterminante. On peut cependant avancer certaines hypothèses comme le fait Ahmad Sadiq al-Gammal, l'auteur d'un ouvrage ²⁵ sur la littérature dialectale à l'époque mamelouke. Selon lui, la littérature dialectale se serait développée lorsque les Grands parmi les Mamelouks, sultans et maîtres de maisons, qui ne maîtrisaient pas suffisamment l'arabe classique, se mirent à soutenir une production littéraire proche du parler. Toujours selon la même source, de très nombreuses écoles auraient vu le jour durant le règne des Mamelouks, fondées par ceux-ci dans le but de combattre la tradition religieuse chiite de leurs prédécesseurs fatimides. Ces nombreuses écoles sont susceptibles d'avoir créé un public détecteurs/auteurs, personnes capables de lire et d'écrire mais qui restaient plus familières du dialecte, ou dont l'écriture était plus directement imprégnée de constructions dialectales ²⁶.
- 37 Le mouvement de prise du pouvoir par les Mamelouks ayant précédé leur règne proprement dit, l'insertion de ces hommes venus d'ailleurs dans la vie linguistique et culturelle du pays pourrait remonter assez loin. La tradition consistant à recruter des Mamelouks pour servir l'État et, surtout, pour le défendre, remonte à l'époque des

Abbassides. Les dynasties successives qui ont gouverné l'Égypte pendant tout le Moyen-âge, des successeurs d'Ibn Tulûn aux Mamelouks eux-mêmes, se plieront toutes à cette tradition. Par conséquent, l'abondance d'œuvres en dialectal durant la période mamelouke n'exclut pas que ce type de composition ait pu exister plus tôt sans que l'on en ait conservé de traces importantes. Il faut par exemple mentionner un bref écrit d'Ibn Mamati, *Al-fashûsh fi hukm Qaraqûsh* ²⁷, qui remonte au XIIe siècle; Il est difficile de classer cet écrit, car il ne représente pas à proprement parler un exemple d'écriture dialectale ni un texte moyen arabe. L'emploi du dialecte semble y être intentionnel, la nature du texte plaisante et légère. Un fait reste certain : les écrits comprenant un nombre croissant d'éléments dialectaux augmente nettement vers les XIIIe et XIVe siècles. Au début timides, dans le *muwashshah*, les structures s'éloignant de la norme deviennent de plus en plus dominantes dans le *zajal*, comme cela apparaît dans les spécimens rapportés par Ibn Iyyas et qui remontent aux XIVe et XVe siècles.

La période ottomane

- 38 C'est à cette époque que l'historienne Nelly Hanna ²⁸ fait remonter l'intérêt accru pour l'écriture dialectale et les écrits populaires. Selon elle, la nature *décentralisée* du gouvernement, local ottoman était susceptible de stimuler la production de ces derniers. Il n'existe plus un centre unique de rayonnement de la culture, puisque l'Égypte n'est plus un centre autonome mais est devenue un satellite du sultanat d'Istanbul. Prendre la plume n'est plus le monopole de l'élite, l'écriture n'est plus le produit des seules classes dirigeantes. Le nombre de *kuttâb* (trois cents, selon une source de la *Description de l'Égypte*), la présence de nombreuses bibliothèques et l'abondance des ouvrages de vulgarisation attesteraient du fait qu'une partie de la population était capable de lire et même d'écrire sans pour autant : posséder une culture ou une instruction supérieures. N. Hanna cite Lane qui avance, dans *Manners and Customs*, que fort nombreux étaient les gens sachant lire et écrire, non seulement au Caire mais dans d'autres grandes villes et même dans les villages les plus étendus. Nombre de gens recevaient une instruction de base ; il se serait donc constitué une classe de « lettrés » capables de s'exprimer dans une langue proche de la langue parlée (en dialectal ou en arabe populaire, ou moyen arabe); Ce qui est intéressant, c'est que ces écrits sont maintenant constitués de textes en prose et non plus seulement de poèmes, comme c'était le cas à l'époque mamelouke. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne rencontre pas avant le XVIIe siècle de longs textes en prose rédigés en dialectal.
- 39 En revanche, la période ottomane et plus particulièrement le XVIIIe siècle offrent un vaste échantillon d'œuvres composées en dialectal ou en arabe populaire.
- 40 Je n'en citerai que deux : la première est partiellement rédigée en une forme avouée de dialectal ; la seconde est une série d'ouvrages historiographiques connus sous le titre général de chroniques de Damurdashi.
- 41 Quant à *Hazz al-Quhûf fi sharh Qasîd Abî Shadûf*, mentionné plus haut, c'est un des titres les plus fréquemment cités lorsqu'il s'agit de littérature dialectale ancienne. L'auteur, Yûsuf al-Shirbîni, originaire de Shirbîn (près de Mansûra), a reçu une formation à al-Azhar. *Hazz al-Quhûf*, œuvre de compilation, traite de la vie des paysans, de leurs habitudes culinaires et vestimentaires et de leurs mœurs sexuelles dans une tradition de littérature burlesque. *Hazz al-Quhûf* reflète l'opposition campagne/ville, simple/

sophistiqué, grossier/raffiné, inférieur/supérieur : car l'avantage est toujours du côté de la ville, c'est là que se pratique la langue arabe plutôt que le « baragouinage, » des habitants des *kufûr*. C'est là que l'on trouve une cuisine princière contrastant avec la nourriture paysanne, l'une et l'autre décrites encore une fois avec une grande part d'exagération. Le paysan qui visite la ville a l'occasion d'épier son maître mamelouk pendant que celui-ci courtise sa femme. Il les observe dans leurs ébats amoureux pour, ensuite, mettre en pratique ce qu'il a vu. Mais, rentré chez lui, plutôt que de lancer une rose à sa femme comme il a vu son maître le faire, il lui fêlera le crâne avec une galette de bouse de vache...

- 42 *Hazz al-Quhûf* contient par ailleurs un long poème que Shirbîni prétend avoir recueilli auprès d'un poète local et qu'il se propose de commenter dans ce qui est une parodie du genre. Il s'agit d'un poème de *zajal*, en dialectal bien entendu. Le commentaire, en prose, comprend de très longs passages également en dialectal. Ce texte est considéré comme le plus important écrit dans ce registre. Comme l'explique H. Davies ²⁹ dans son étude sur la langue de cette œuvre, Shirbîni est un homme instruit, un '*âlim* et un '*adîb* ayant une vaste connaissance des sciences religieuses et littéraires ; il emploie le dialectal pour amuser ; Le texte est d'ailleurs conçu comme une farce.
- 43 Comme le note Nelly Hanna, des dialectalismes apparaissent également dans la littérature historiographique.
- 44 Revenons à cet égard aux chroniques de Damurdashi mentionnées plus haut : il s'agit d'un ensemble de textes écrits par différents auteurs mais qui traitent néanmoins d'un thème commun et se consacrent tous à la relation des événements advenus durant la même période (la seconde moitié du XVII^e siècle). Ecrites dans le but de divertir la caste des militaires, ces chroniques sont rédigées dans l'esprit des *siyar*, gestes dans lesquelles les personnages sont dotés de traits souvent, exagérés et figés. Les événements prennent parfois des allures d'épopée. Je n'entrerai pas dans le détail puisque ces chroniques, ont fait l'objet d'une étude approfondie ³⁰ ; je les mentionne dans la mesure où ils représentent, à mon avis, un des rares ensembles d'écrits portant si clairement des traces d'oralité. Un des textes appartenant à cette série a été écrit par Mustafa Ibrâhîm al-Qinâli qui, dans une des versions de la chronique, porte le surnom d'al-Maddah. Comme beaucoup d'autres écrits, *Waqâyi' Misr al-Qâhira* est un texte d'arabe populaire ou de moyen arabe comportant des traits des deux registres ; mais, plus que d'autres, ce texte et les chroniques sœurs ³¹ sont des œuvres où l'on retrouve les traces de la « vive voix » de l'écrivain, auteur ou scribe (voir texte 4 en annexe).
- 45 Dégager l'oralité dans la trace écrite arabe nous conduit également à sortir de l'étroite opposition entre dialecte et littéraire. Car que faire d'un texte dialectal portant toutes les traces de l'écriture ? Je pense en particulier au fameux *Mudhakkarât tâlib bi'tha* ³², de Louis 'Awad. Comment le classer ? Comme un texte dialectal, nécessairement. Et d'un autre côté, comment classer un texte écrit en moyen arabe, c'est-à-dire partiellement en littéraire et qui porte toutes les traces d'oralité ? Comme du moyen arabe, de l'arabe populaire ; mais il me semble que le trait excessivement souligné d'oralité ne devrait pas être négligé, au risque de manquer un aspect essentiel de la langue du texte et aussi de la culture de l'époque.
- 46 Pour en revenir à nos chroniques, elles peuvent, comme je l'ai expliqué ailleurs, avoir été l'objet d'une transmission orale, les traces d'oralité retrouvées dans le texte étant alors les reliques de ce passage de l'oral à l'écrit.

- 47 Nous sommes amenés à retenir d'autres notions aujourd'hui courantes en littérature linguistique, telles que l'écrit dans l'oral et l'oral dans l'écrit, notions qui enrichiront certainement les grilles de classement des textes et mêmes de certaines analyses dialectologiques.
- 48 Dans un ouvrage intitulé *Beginnings Intention and Method*³³, Edward Saïd commente une citation de Giambattista Vico qu'il met d'ailleurs en épigraphe de l'ouvrage : « *That beginnings are first and important but not always evident, that beginning is basically an activity which ultimately implies return and repetition rather than linear accomplishment, that beginning and beginning-again are historical whereas origins are divine, that a beginning not only creates but is its own method because it has intention. In short, beginning is making or producing difference ; but - and there is the great fascination in the subject - difference which is the result or combining the already familiar with the fertile novelty of human work in language.* »
- 49 Cette citation me paraît très inspirante pour repenser la question soulevée par cet article. Plutôt que de chercher un point de départ seul et unique marquant *le début* ou *l'origine* de l'écriture dialectale, il serait peut-être plus prudent de rechercher les *débuts* multiples et variés de ce qui finit un jour par devenir une composition dialectale proprement dite. Une composition qui devient la reprise et la consécration écrites du parler, composition qui reprend le souffle de la « vive voix ». Plutôt qu'un début, on trouvera des essais différents et nombreux s'étalant sur une très longue période - allant jusqu'aux premiers textes connus - et faisant une part croissante et souvent différente aux traits dialectaux.

ANNEXES

Les textes qui suivent sont destinés à illustrer l'analyse proposée dans la présente étude. Ils figurent dans un ordre chronologique et non dans celui des références qui se trouvent dans mon texte. Les traductions sont les miennes³⁴, excepté pour la première qui est celle des éditeurs, Anawati et Jomier.

J'ai accompagné les textes de brefs commentaires linguistiques, ce qui devrait permettre au lecteur d'observer, à partir d'extraits relativement longs plutôt que de brèves citations, quelquefois réductrices, la langue de ces écrits. Le premier texte est celui qui comporte le plus grand nombre de remarques, puisqu'il se veut un complément de l'article rédigé par Sophia Björnesjö dans ce numéro.

Texte 1 : *Un papyrus arabe chrétien* (RR. PP. Anawati et Jomier).

Extrait de *Mélanges islamologiques II*, Ifao, Le Caire, 1954 (La traduction qui suit le texte est celle des deux auteurs de l'article).

- ١- بسم الله الرحمن الرحيم
 ٢- أبياك الله وحفظك وأتم نعمته عليك وزاد في إحسانه وفضله عندكم كتابي اليك وأنا ومن قبلي بحال
 ٣- عافية والشكر لله سبحانه الله يا بنتي ما كان الواجب عليك أن تكتبي الي بخبرك وحالك من الرملة
 ٤- أو عند وصولك الي الغسقاط وابنتي تعلّمي بأني كنت معلقة القلب بك وبخبرك فقد كان الواجب عليك
 ٥- أن تصليني بخبرك وحالك وكيف كنتي في طريقك فالآن اذا قرأت كتابي هذا فلا تدعي كتابي من يدك حتي
 ٦- تكتبي الي بخبرك وحالك وما أنتي عليه وبالي الذي تلقاك به أبو علي حفظه الله وما أنتي عليه لأشكر
 ٧- المسيح علي ذلك وأسأله لك الزيادة من حسن فضله وتام نعمته عليك وموصل كتابي اليك إين اليا
 (après correction suggérée par les auteurs)
 ٨- وهو حاجتي وديعتي عندك وعند أبو علي فأقبلوه بوجه المسيح وقوموا له بجميع ما يحب
 ٩- بحياتي وبحق المسيح عليكم فانكم تريحو حياتكم بواسطته ودياتكم (٩) وأخرتكم وليس أحتاج
 ١٠- أرضيكم فيه بشيء فيكم بحمد الله كفاية عليك متي يابا علي جعلتفداك سلام المسيح ورحمته
 ١١- وحياته وحيل صليبه يكون معك الي الدهر أمين واعلم اني ما أدع الصلاة علي حياتكم اجمعين
 ١٢- في كل وقت وموضع فطيبوا نفوسا فأسأل المسيح أن يستركم بيمينه عن كل مكاره الدنيا والآخرة
 ١٣- أمين (٩) وأمين وأن يمن علي بالنظر الي وجهك في ذلك الموضع المقدس لتفرح نفسك بالمسيح وتشدد
 ١٤- أمانتك وتقبل جبل بيت المقدس يكون معك الي الدهر أمين عليك متي سلام الله كثيرا وعلي
 ١٥- جميع أولادك والجاورين ومن يعتني بأمره متي سلام المسيح كثيرا كثيرا أقرؤا الجاورين
 ١٦- متي السلام إرينة ديانيس وجماعتكم سلام المسيح أبياك الله وحياتكم

Traduction :

[1] Au nom de Dieu, le Clément, te Miséricordieux. [2] Que Dieu te conserve et te protège, qu'il te comble de sa grâce, qu' Il augmente pour vous sa bienfaisance et ses laveurs. Voici ma lettre qui t'est destinée [à toi, ma fille]. Moi-même et ceux qui m'entourent, nous sommes en bonne santé, [3] Dieu merci. Par Dieu, ma fille tu aurais dû m'envoyer de tes nouvelles et [m'informer] de ta santé, soit d'al-Ramleh, [4] soit à ton arrivée à Fostat ; et tu devrais savoir, ma fille, que mon cœur était suspendu à toi et à tes nouvelles. Ainsi eût-ce été un devoir pour toi [de] me faire parvenir de tes nouvelles, (de m'informer] de ton état, [de me dire] comment tu t'es trouvée en roule. Maintenant, lorsque tu auras ma lettre que voici. Ne la laisse pas quitter tes mains avant [6] de m'avoir écrit de tes nouvelles et [de m'avoir dit] ton état et comment tu te trouves, afin que j'en garde grâces [7] au Christ et que je Lui demande un accroissement de Ses laveurs si belles et le parachèvement de Ses bienfaits à ton égard. A Ibn Eliya, qui t'apporte ma lettre [8], Je me suis attachée ; il est mon dépôt auprès de toi et auprès d'Abû 'Ali, Recevez-le, par le visage du Christ, et traitez-le comme il se doit [9], par ma vie et par le droit que le Christ a sur vous. En sorte que vous gagnerez votre vie par Son intermédiaire, le prix du sang dont vous avez été rachetés [?] et votre vie de l'au-delà. Je n'ai nullement besoin [10] de vous le recommander : ce que vous avez en vous, Dieu soit loué, y suffit. Je t'envoie, ô Abu 'Ali, puisse-je être la rançon, le salut du Christ. Que sa miséricorde [11] et sa vie et la force de sa Croix soient toujours avec toi. Amen. Sache que je ne cesse de prier pour vous tous [12] en tous temps et en tous lieux, pour le bien de vos âmes, et je demande au Christ que, - par Sa droite, - Il vous protège des calamités de ce mondé et de l'autre. [13]-Amen, Amen. Et qu'il me donne de voir ton visage dans ce lieu saint pour que ton âme se réjouisse dans le Christ,-que ta confiance devienne plus forte et que les grâces d'accueil de la Montagne de Jérusalem soient toujours avec

toi. Amen. Qu'à ma prière, la paix de Dieu soit en abondance sur toi et sur [15] tes enfants et les voisins et ceux qui ont le souci de Ses commandements ; qu'à ma prière vienne la paix du Christ en surabondance. Transmettez aux voisins [16] de ma part, les salutations : à Irène, à Denis et à toute la communauté : salutations de paix du Christ. Que Dieu te garde et t'accorde la vie.

Commentaires.

1) Dans leur commentaire à cette publication, Anawati et Jomier estiment que la lettre, non datée, doit remonter au IX^e siècle, d'après l'écriture et les formules employées : les formules d'ouverture sont les mêmes que celles que l'on trouve dans les lettres publiées par Y. Raghîb dans la correspondance des Banu 'Abd al-Mu'min, comme par exemple XIX, p. 49 :

بسم الله الرحمن الرحيم اعزك الله ياخي و اطال بقالك و اتم
نعمته عليك و زاد في احسن اليك.

Comme le font également remarquer les auteurs, la *basmala* qui apparaît ici est une formule dont se servent les chrétiens comme les musulmans à cette période.

2) L'expéditrice de la lettre est une chrétienne, comme le montrent clairement les mentions du Christ et le rappel d'autres éléments religieux dans le texte : *حيل صليبه* etc. Hormis ces formules religieuses, la langue du texte s'identifie à toute autre lettre du même genre qui aurait été écrite par un musulman. Cette absence de particularité linguistique identifiant une communauté religieuse est aujourd'hui un fait bien connu, contredisant les premières analyses proposées par J. Blau qui voyait le moyen arabe comme la production écrite des non-musulmans. S. Bjômesjô, pour sa part, explique dans son article (voir dans le présent numéro) que l'arabe a été intégré assez tôt dans la culture égyptienne et est devenu, dès le IX^e siècle, la norme de tout écrit

3) Un des traits caractéristiques de ce type de texte est l'emploi fréquent de la forme du *masdar* plutôt que de la forme conjuguée du verbe. Un exemple très commun du style épistolaire est l'expression *كتلي اليك* qui est systématiquement employée pour signifier *اكتب اليك* Cette expression représente une des formules introductives dans la correspondance de cette période, comme par exemple dans une des lettres de la collection des Banu 'Abd al-Mu'min :

المحبه لك مني قايمه على ما تستحقه و لمعرفتي بمحبتك و كثره مسلك عني

« Mon amitié pour toi est constante, comme tu le mérites, et parce que je connais ton amitié et la fréquence avec laquelle tu demandes de mes nouvelles. »

Ce trait peut être expliqué de diverses manières, notamment comme un effet de la simplification du système verbal. Pour une explication générale des effets de la simplification sur le système verbal, on peut consulter l'ouvrage de K. Versteegh sur la « pidginization »³⁵,

4) Comme c'est le cas encore aujourd'hui, on rencontre de nombreux exemples d'emploi des particules *و* et *ف* dans l'écriture arabe. Ces éléments de ligature, également particules de coordination, ont un rôle important pour relier entre eux des énoncés séparés.

5) Des expressions peuvent être construites à partir de traits de la langue littéraire tout en étant dialectales dans leur conception sous-jacente :

و ليس أحتاج أوصيكم

Cet énoncé, constitué strictement d'éléments du registre littéraire, recouvre en fait une construction dialectale sous-jacente avec l'outil de négation *ma*, sans doute plus fréquent dans le parler mais qui, justement pour cette raison, est écarté de l'usage écrit. C'est la forme qui est employée dans une construction qui n'obéit pas à la norme.

Texte 2 : Zettersteen, *Beiträge sur Geschishte des Mamlüken Sultane in des Jahren 690-741 des Higra nach arabischen Handschriften*, Leiden, 1919.

1) p. 34 (I/20)

صلينا الظهر في الصحراء ورايت جماعة من المغل وبايديهم السبع وهم يصلون
ويكثرون من التنسك ثم رجعنا من الصلاة وحضر الأكل فنحن بشاكل وقد قيل
قد حضر الملك وراح إلي الحمام

2) p.55 (3)

كان سلامش قد عصي عليه أهل سيواس وهو بيحاصرهم

Traduction

1) « Nous avons accompli la prière de midi dans le désert, et j'ai vu un groupe de Moghols, des chapelets à la main, qui priaient et redoublaient de dévotion, Puis, revenus de la prière, le repas fut servi ; pendant que nous mangions, on annonça que le roi était arrivé et qu'il était allé au hammam. »

2) « Les habitants de Siwa résistaient à Salamesh tandis qu'il les assiégeait. »

Commentaire

On notera dans les deux énoncés l'apparition de la particule préverbale *b-* accompagnant le verbe à l'inaccompli et exprimant une action qui se déroule en même temps qu'une autre (concomitante). Cette particule très spécifique de la variété dialectale est employée dans un contexte où apparaissent aussi des traits exclusifs de la

قد.

variété littéraire tel que

Et les habitants vénérés du Caire, massés autour de lui
Etonnés de voir cet éléphant en détresse
Voient ses larmes couler comme la pluie
Ils pensent : « Quels barrissements il a dû pousser
Quand sur le pont il a basculé
Je lui dis : « Ô toi, éléphant Marzûq
Toi, noir comme la nuit
Qu'es-tu devenu, toi l'intouchable ?
Semant autour de toi la peur
Tu étais, toi l'éléphant du sultan.
La plus belle des bêtes féroces
Tous admiraient la grâce de la démarche
Et te voilà aujourd'hui abattu sur le pont. »
L'éléphant comme éveillé dit aux gens :
« Souvenez-vous lorsque Je circulais en procession
Portant les tambours battants
J'avançais, le palanquin sur le dos, et tous m'acclamaient
Comme une mariée lorsqu'elle paraît à la fenêtre
Et voilà qu'aujourd'hui
Ce fut ma dernière promenade sur le pont. »
L'éléphante, sa compagne, dit :
« Qui me viendra en aide ?
La flèche de la séparation a fendu mon cœur, ô musulmans !
Moi qui suis étrangère, venue d'Inde, mon cœur est affligé
Cet éléphant était mon compagnon, j'en suis flattée
Mais aujourd'hui, ce fut son dernier Jour sur le pont. »
Elle se mit à pleurer
Ses pleurs tirèrent des larmes aux voisins
Elle gémit tant et tant qu'ils gémirent de son chagrin
De douleur elle se lamentait, se frappant de ses oreilles
La girafe vint même à son secours, affligée,
Pleurer l'éléphant mort sur le pont.
Lorsque cela advint, durant le mois de *sha'ban*, fin *ragab*
On vit paraître une étoile filante

Les gens pensèrent qu'il s'agissait d'un signe
 Que présageait donc cette étoile filante ? On se le demanda.
 Un signe de la mort de l'éléphant sur le pont...
 Je m'appelle Nasir al-Dîn, et toute ma vie, j'amasse de l'argent
 Les gens m'apprécient, j'ai même du succès
 Lorsque mourut cet éléphant Marzûq, je récitai :
 « Par Dieu, approchez, venez écouter, vous autres,
 Ce qui est arrivé à l'éléphant tombé lundi sur le pont ! »

Commentaires

1) Cette histoire touchante, racontée sous la forme d'un poème de *zajal*, est rapportée par Ibn Iyyas, qui rappelle que le jour de l'accident, les marchands du bazar ont fermé leurs échoppes pour aller assister à l'événement. Dans la tradition du *zajal*, le dernier vers reprend le premier et le nom du poète est désigné dans la dernière strophe.

2) Sur le plan de l'orthographe, on peut observer le souci de se rapprocher de la phonétique, comme dans le premier mot du poème, « approchez », **تعا**, avec l'ellipse d'une partie de ce mot qui serait normalement **تعالو**. Même ellipse de la première syllabe dans **Li**, ici écrit **LJ** comme il apparaîtrait dans le flot de la parole : *kunt'ana*,

Le son /a/ est écrit à l'aide de la lettre **هاء**, qui représente un alif ou un *yâ'* dans l'orthographe normale **جره يا من دره**

Le pronom suffixe de la 3e personne est dans de nombreux cas transcrit par un **واو** comme dans **حولو عينو- لو** mais dans d'autres cas, on trouve l'orthographe normale : **ظهره**.

Ces quelques remarques ne concernent que le plan des sons et la manière de les transcrire mais loin de s'arrêter là, l'intérêt du poème est multiple et, ne serait-ce que sur le plan du son, on est frappé par l'aspect musical du poème. Le *zajal* était d'ailleurs un genre poétique très lié à la chanson.

3) J'ai été frappée de rencontrer la dixième forme ou **استفعل** dans le mot

مستنظرة

. Cette forme, plus fréquente dans le registre « populaire » que dans le registre « commun » ³⁶ du dialecte, semble donc remonter à une période assez ancienne.

4) On notera finalement le mélange des variétés — trait dialectal suivi de trait littéral. Comme on le voit encore aujourd'hui, cette hétérogénéité est un des traits de la poésie

dialectale. Ainsi, on trouve le démonstratif de la série classique **هَذَا** suivi,

بول، دا، ذي

quelques vers plus loin, des formes dialectales . Comme à d'autres d'époques, la place du démonstratif dans ce texte est hésitante : il est placé

العالم دول، ذا الفيل.

tantôt avant, tantôt après le nom : J'ai
proposé une explication à cette variation ³⁷, selon laquelle la position préposée (avant le
nom) du démonstratif serait plus marquée que l'autre, ce qui apparaît encore
aujourd'hui dans un emploi figé, celui des imprécations, ou dans certaines

يا دي المصيبة

exclamations : (« Quelle catastrophe ! »). Cette
variation de la place du démonstratif est encore fréquente dans la poésie dialectale.
Hétérogénéité de niveau également dans l'emploi de la particule de comparaison

مثل كني

suivie de , qui appartient aujourd'hui, me semble-t-il, au dialectal
sa'idi (du sud de l'Égypte).

**Texte 4 : Texte manuscrit sans titre, mais
généralement désigné par un énoncé figurant dans la
première ligne. La copie porte la cote H.O.38 de la
Bibliothèque nationale de Vienne.**

وقايح مصر القاهرة - ابراهيم مصطفى الداح القيلني

ونرجع الي وقعة الرطلين اللحم الضاني من باب زويلة سبب هذه الوقعة الذي
اقامت خمسة وستين يوما هو ان اوضباشة البوابة عثمان اوضباشه له تابع
اراد ياخذ له رطلين لحم ضاني من جزار ضاني اتي ساعة بدري قبل سروح
الاضباشي يجد عبد اسود بيده قطعة لحم لم احد يقدر ياخذها منه وهو عبد
جاويش من جاويشية الديوان في سابع نوبة دق فيها تابع الاوضباشة عصص
العبد ارسل الجندي واحد البوابة ...

.....
اما ما كان من رجب كتحدا لما نزل منزله ارسل تذكرة الي ابراهيم بيك الصغير
وقع في عرضه انه يرفع
عنه السنجقية ويتوجه منفي من اوجاقه سردار جداوي لما يطيب خاطرهم يرسلو
يحضروني

Traduction

« Revenons à l'affaire des deux *ratl* [près d'un quart de kilo, N.D.T.] de viande de
mouton de Bâb Zuwayla. La raison de cette querelle, qui dura soixante-cinq jours, c'est
qu'un *odabash* ³⁸ de la milice, nommé 'Uthmân Odabasha, avait un serviteur. Celui-ci
voulut prendre pour son maître deux *ratl* de viande chez un boucher qui vendait du
mouton. Il arriva une heure avant la tournée de son maître l'*odabash* pour trouver un
esclave noir, un morceau de viande à la main. Personne n'arriva à le lui arracher. Cet
esclave était celui d'un des *jawish* ³⁹ du palais de la septième brigade de musique. Le

serviteur saisit le morceau de viande, l'esclave lui échappa, le soldat fit envoyer quelqu'un au quartier général de la milice...

Quant à Rajab Katkhoda, arrivé chez lui, il envoya un message à Ibrâhîm bek al-Saghîr, le suppliant de lui ôter le titre de *sandjaq* et [de .lui permettre] de se diriger vers Jadda en tant qu'exilé de son *odjaq* ».

Commentaires

- 1) On peut observer l'emploi de la négation لم dans باقدها employée contrairement à la norme, comme dans l'exemple commenté plus haut (texte 1, commentaire 3). On entrevoit, à travers la forme littéraire la construction dialectale sans doute déjà employée puisque la négation ما... sh apparaît dans d'autres textes de la même période, comme *Hazz al-Quhûf* et d'autres versions de cette même chronique, ...
- 2) On notera que le pronom relatif الذي est au masculin alors que son antécédent وقعه est féminin. C'est que la forme effectivement employée était le dialectal, comme on le sait par d'autres textes, Ici, c'est la forme de l'écrit qui s'impose.
- 3) L'emploi de l'inaccompli (ou présent historique) pour rapporter un événement du passé semblerait être plus ancien qu'on ne le pense. En effet, dans de nombreux passages narratifs du manuscrit, on trouve des formes telles que يجد Ce qui tendrait à prouver que cet emploi ne s'explique pas par l'influence de la prose journalistique en langues occidentales ⁴⁰.

Texte 5

عجائب الآثار في التراجم والأخبار عبد الرحمن الجبرتي
فاخبروا أنهم انكليز حضروا للتفتيش علي الفرنسيين لأنهم خرجوا بعمارة عظيمة
يريدون جهة من الجهات ولا ندري أين قصدهم فربما دهموكم فلا تقدرؤن علي
دفعهم ولا تتمكنون من منعهم

Traduction

Ils ont annoncé qu'ils étaient Anglais et qu'ils étaient à la recherche des Français. Ceux-ci étaient partis sur un énorme navire vers quelque destination, nous ignorons vers où ils se dirigeaient. Peut-être vous envahiraient-ils, alors vous seriez incapables de les en empêcher et ne sauriez point les repousser.

Commentaire

On notera la forme de discours rapporté dans ce très bref passage de l'histoire de Jabarti, qui relate les événements relatifs à la campagne de Napoléon. Le passage du discours indirect au discours direct s'effectue sans transition. En effet, le début de la

réponse des Anglais est rapporté au discours indirect, introduit par la conjonction suivie du pronom suffixe **انهم**, puis on passe brusquement au discours direct avec **ندري**. Cet exemple rappelle des usages encore observables de nos jours dans la prose journalistique, où les transformations exigées par le discours direct ne sont souvent pas maintenues, trait d'écriture sans doute très marqué par la pratique orale. La même remarque s'applique également au deuxième extrait de Qîlani (texte 4).

Texte 6 : Lettre anonyme recueillie à Al-Mahalla dans la province de Gharbiyya, le 18 octobre 1956. Les explications entre parenthèses sont celles de Sayyid 'Uways.

رسائل إلى الإمام الشافعي - سيد عويس القاهرة ١٩٧٨

شلة (شيء لله) ياسيدي ياإمام (ياإمام) يقاضي (ياقاضي) الشرعية (الشرعية)
 حلتك (أحلتك) علي (الذي) اذان (أذاني) والسبب في موت الجموسة بيلنا
 (بين لنا) فيها واشهر الحق في الذي سم الجموسة الإذية ذي (مثل) ما أذاها (أذاها)
 اشهر الحق وبينه واذي اذاها (الذي اذاها) وكل شيء باذن الله ادعو الله وياذي
 الذي ادي الجموسة لو ربنا سهر (أظهر) الحق وورانا من سم الجموسة وأذاها تبعتك
 ندر ٥٠ قرشا.

Traduction

« A la faveur de Dieu, vous, imam de la justice, je vous charge d'agir auprès de celui qui m'a fait du tort et a été la cause de la mort de la bufflesse, découvrez-le pour nous et faites justice à celui qui a empoisonné la bufflesse, faites-lui du tort comme il en a fait à notre bufflesse, faites apparaître la justice, découvrez-le et nuisez à celui qui lui a fait du tort, Tout sera fait selon la volonté de Dieu, j'invoque Dieu pour qu'il fasse du mal à celui qui a nui à la bufflesse, Si Dieu fait surgir la vérité et qu'il nous montre qui a empoisonné la bufflesse et qui lui a fait du tort, je fais vœu de vous envoyer 50 piastres.

Commentaires

1) Votif écrit par une personne maîtrisant mal l'écriture, comme le montre

l'orthographe très variable le **يا** du votif est tantôt lié au reste du mot comme dans

يقاضي, tantôt séparé du mot comme dans

يا سيدي

الذي.

2) On constate la même variation pour la forme du pronom relatif . Cette hésitation typique des périodes où le code n'est pas encore bien assimilé par les locuteurs relève plutôt ici de l'absence de maîtrise des registres linguistiques. L'auteur de ce texte est inexpérimenté dans l'emploi du code écrit.

Texte 7

(1) Sayyid Higab

ولا يخلأ قول .. إلا إن بدأناه بنسمة
إلى المسجد الأقصى .. وعرج بعده

يقول الفتى الشاعر أبوعيون مفجلة
وألفين صلاح الهادي طه الذي سري
للعلل

(2) 'Abd al-Rahmân al-'Abnûdî

قلنا إن الخلق في أبنود
عرفت أحمد سماعين بعد الحكاية
كان سنه اتناشر عام

Traduction

(1) « Il dit, le jeune homme aux yeux écarquillés, et à quoi sert de parler si l'on ne commence par la *basmala*

Et deux mille prières sur le Prophète, qui alla à la mosquée d'al-Aqsa puis s'éleva dans les cieux. »

(2) « Nous avons dit que les gens, à Abnûd,
avaient connu Ahmad Ismâ'îl après l'histoire
Il avait douze ans. »

NOTES

1. *An Arab Philosophy of History*, Selection from the Prolegomena of IBN KHALDUN (1332-1406) translated and arranged by Charles Issawi, AUC Press, 1987.
2. BLAU Joshua, « The Beginnings of the Arabic Diglossia. A Study of the Origins of Neoarabic », *Studies in Middle Arabic and its Judeo-Arabic Variety*, Jérusalem, 1988, p. 8-9. Même référence, CORRIENTE.
3. FUCHS Johann, 'Arabiya. *Recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe*, trad. C. Denizeau, Paris, 1955, p. 144.
4. *Ibid.*, p. 165.
5. A propos de la différence entre les deux termes de néo- et de moyen arabe : le premier a été utilisé par Blau pour indiquer aussi bien les dialectes arabes modernes que le moyen arabe, tout

en reconnaissant, bien entendu, la différence des circonstances extralinguistiques ayant conduit à l'un et à l'autre. Le moyen arabe est utilisé par le même auteur pour parler des textes anciens.

6. BLAU Joshua. « The Importance of Middle Arabic Dialects for the History of Arabic », p. 69, « The beginnings... », p. 2 et « Classical Arabic, Middle Arabic, Middle Arabic Literary Standard, Neo-Arabic, Judeo-Arabic and Related Terms », *Studies in Middle Arabic...*, op. cit., p. 255-259.

7. BLAU Joshua, *A Grammar of Christian Arabic*, Louvain, 1966, p. 247, 153.

8. Une erreur très fréquente, chez les non-spécialistes, consiste à prendre pour dialectaux des traits de moyen arabe. Par exemple, l'idée est répandue que dans les écrits de Jabarti, l'on trouve du dialectal. En fait ce sont le plus souvent, chez cet historien, des traits qui n'appartiennent pas plus au dialectal qu'au littéraire mais qui constituent les éléments du style particulier d'une époque (voir exemples dans l'annexe).

9. Les textes comparés ici sont, d'une part, celui de la chronique de Qinali (voir référence plus bas) et le célèbre *Hazz al-Quhûf* de Yûsuf al-Shirbîni.

10. Joshua Blau a donné une définition de ce phénomène dans plusieurs de ses écrits. Il s'agit de l'emploi de traits de la langue envisagée comme « supérieure » à la place de traits associés, dans l'esprit des locuteurs, à la langue parlée qui, elle, est dévalorisée.

11. « C'est une erreur de croire qu'un texte écrit puisse être l'exacte représentation de la parole. Contrairement à l'opinion de bien des gens, on n'écrit jamais comme l'on parle ; on écrit (ou l'on cherche à écrire) comme les autres écrivent. On peut ça et là retrouver des traits dialectaux, cela va sans dire, mais la distance de cet écrit au parler reste grande. » VENDRYÈS, *Le langage*, p. 325-326.

12. 'UWAYS Sayyid, *Rasà'il ila-l-Imam al-Shafi'i*, Dar al-shay'i li-l-nashr, Le Caire, 1978.

13. RAGHEB Yûsuf, *Marchands d'étoffes du Fayyout au IIIe/IXe siècle d'après leurs archives (Actes et lettres). Les actes des Banu 'Abd al Mu'min*, Le Caire, 1982.

14. DOSS Madiha, « Des écrivains publics à 'Ataba ». *Égypte/Monde arabe* n° 14, 2e trimestre 1993.

15. Distinction faite en 1936 par Jean Lecerf, qui notait que c'est à l'introduction de l'imprimerie « qu'il faut faire remonter l'origine de changements notables de la situation respective des deux formes d'arabe », et qui prévoyait déjà que « la naissance et le développement d'un important commerce de librairie [pouvait] suffire à modifier les conditions de la vie intellectuelle ». LECERF Jean, « Littérature dialectale et renaissance arabe moderne », *Bulletin d'études orientales*, 1932, t. 2, fasc. 2, Institut français de Damas, p. 190-191.

16. AL-BASHÎR IBN SALÂMA, *Nadhariyyât al-ta'tîm al-iqâ'i fi-l-fusha*, Al-dâr al-tûnisiyya li-l-nashr, 1984. L'auteur de l'ouvrage propose d'analyser et d'exploiter le potentiel qu'offrent les différents registres de la langue arabe.

17. AL-HAKÎM Tawfiq, *Al-Safqa*, Le Caire, 1981.

18. Mentionné par Fuck, *'Arabiya*, op. cit., p. 155 sq.

19. RAWHY AL-FAYSAL Samar, « Lughat al-hiwâr ti-l-adab », *Al-fikr al-'arabi, al-lugha al-'arabliyya wa-ishkâlât al-mu'âsara* n° 60, avril-juin 1990.

20. YÛSUF Hosni, *Mudhakkarât futuwwa*, Le Caire, 1930 ; *Mudhakkarât nashshal*, Le Caire, 1930.

21. MUSHARRAFA Mustafa, *Qantara lladhi kafar*, Kitâb adab wa naqd, Le Caire, 1991.

22. AL-'ABNÛDI 'Abd al-Rahmân, *Ahmad Isma'în sirit insân*, Le Caire, 1972.

23. NADIM 'Abd Allah, *Majallat al-Ustâdh*, Al-hay'a al-'amma li-l-kitâb, Le Caire, 1994.

24. AL-TÛNSI Bayram, *Al-Sayyid wa-m'ratu fi Bârîs* et *Al-Sayyid wa-m'ratu fi Masr*, Al-maktaba al-'asriya, Sayda, Beyrouth, s. d.

25. SADÎQ AL-GAMMAL Ahmad, *Al-adab al-'ammi fi Misr fi-'asr al-mamlûki*, Al-dâr al-qawmiya li-l-tibâ'a wa-l-nashr, 1966.

26. Argument avancé par Nelly Hanna concernant la période mamelouke.

27. Ibn Mamati, *Al-fashûsh fi hukm Qaraqûsh*, éd. 'Abd al-Latîf Hamza, Le Caire, s.d.

28. HANNA Nelly, « Culture in Ottoman Egypt », *Cambridge History of Modern Egypt*, vol. II, à paraître.

29. DAVIES Humphrey Taman, *Seventeenth-Century Arabic: A Profile of the Colloquial Material in Yûsuf al-Shirbîni's « Hazz at-Quhufi Sharh Qasîd Abi Shadûf »*, University of California, Berkeley, PhD 1981, p. 5-7.
 30. DOSS Madiha, *L'arabe en Égypte. Étude évolutive d'une langue de relation*, thèse de doctorat d'État, Paris III, Paris, 1991 (non publiée).
 31. *Al-Durra al-musana fi akhbar al-Kinâna*, édition annotée par 'Abd al-Rahmân 'Abd al-Rahîm, Ifao, Le Caire, 1988.
 32. 'AWAD Louis, *Mudhakkarât tâlib bi'tha, Al-hay'a al-'amma li-l-kitâb*, Le Caire, 1991.
 33. SAÏD Edward, *Beginnings, Intention and Method*, Basic Books, Inc. Publishers / New York, 1975. La citation de Giambattista Vico est la suivante : « *Doctrines must take their beginning from that of the matters of which they treat* », (*The New Science*, 1744).
 34. Je remercie Menha el-Batrawi pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la traduction du texte 3 (extrait d'Ibn Iyyas, *Badâ'îl al-Zuhûr*).
 35. VERSTEEGH Kees, *Pidginization and Creolization. The Case of Arabic*, Amsterdam, 1984.
 36. Les termes entre guillemets ont le défaut de n'avoir pas reçu de définition claire. En l'absence d'une classification plus précise, retenons celle d'Al-Sa'îd Badawi, chez qui l'on trouverait, à la place des termes que j'emploie, ceux de
 37. DOSS Madiha, « The Position of the Demonstrative *da, di* in Egyptian Arabic: A Diachronic Inquiry », *Annales islamologiques*, t. XV, Ifao, 1979.
 38. Chef de chambrée.
 39. Soldats de la milice (...) qui avaient l'emploi de chanter devant le sultan, dans ses marches solennelles (définition de DOZY, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, Paris, 3^e édition, 1967).
 40. SOMECK Sasson, *Genre and Language in Modern Arabic Literature*, Weisbaden, 1991, p. 33.
-

INDEX

Mots-clés : arabe (langue), dialecte (arabe), linguistique

AUTEUR

MADIHA DOSS

Université du Caire